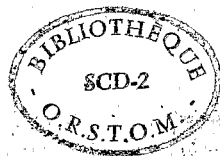


## L'ATTITUDE DU PASTEUR ET LA DÉSERTISATION

On se penche actuellement beaucoup sur les conséquences de la sécheresse dans la zone sahélienne. Dans un milieu où l'équilibre homme-milieu naturel semble fragile, le déficit en eaux de surface et souterraines a entraîné des pertes en bétail extrêmement importantes. En première approximation on estime que le taux des pertes en bovins vont d'environ 50 % à 100 % du cheptel dans la zone sahélienne mauritanienne. L'ouest de cette zone apparaît comme beaucoup plus touchée que l'est. Accuser uniquement des différences de pluviométrie entre l'est et l'ouest serait ignorer la réalité et ne pas

tenir compte d'un facteur essentiel : l'attitude de l'éleveur face à son troupeau ; attitude qui conditionne en partie la résistance ou la mort face à la péjoration du climat.

En effet, si en fonction de leur organisation sociale, les groupes éleveurs ont plus ou moins bien résisté à la sécheresse, à l'intérieur de ces groupes, la manière de mener le troupeau à elle aussi une grande importance sur le comportement du cheptel mais aussi sur la désertisation anthropique. Nous voudrions montrer ici les conséquences extrêmement importantes de la manière dont les éleveurs de la



O. R. S. T. O. M. Fonds Documents

No : 22325

Cote : B

Mauritanie méridionale conduisent leurs troupeaux sur le milieu naturel, c'est-à-dire sur l'avenir, mais aussi sur le troupeau bovin lui-même.

#### ATTITUDES TECHNIQUES DE L'ÉLEVEUR FACE A SON TROUPEAU.

Les éleveurs bovins du Sud de la Mauritanie se différencient d'abord par leur attitude face à l'action vétérinaire. Si les uns sont très sensibles et prévoyants quant à l'état sanitaire de leurs troupeaux, d'autres, au contraire, se montrent comme très imprévoyants. Il faut sans doute voir là, non seulement une attitude culturelle, mais aussi la transcription d'une importance plus ou moins grande des bovins dans la vie économique et sociale du groupe. Certains ayant des revenus annexes, d'autres vivant presque exclusivement de leur élevage. Ainsi les groupes maures élevant des bœufs dans les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> régions de Mauritanie (régions de Kiffa et de Kaedi) attendent très souvent que des cas de peste ou de péripneumonie se manifestent dans leurs troupeaux pour faire vacciner la totalité (?) de leur cheptel. Ils apparaissent comme très réticents à l'action vétérinaire en l'absence d'épidémie ou de cas de maladie. Par contre, dans les mêmes régions, la vaccination est très aisément acceptée, voire réclamée par les différents groupes foubé qui y vivent. Les éleveurs foubé sont en règle générale les premiers à répondre aux convocations des services vétérinaires. Ceci, bien évidemment, à condition que ne soit entreprise aucune action de comptage systématique du cheptel par les autorités des services de l'Élevage ou autres. Auquel cas les bœufs arrivent en ordre dispersé, de multiples scissions se forment au sein des troupeaux qui ne vont plus vers le parc le plus proche, mais peuvent effectuer de longs trajets ou s'abstenir tout simplement. L'éleveur a évidemment la crainte de voir l'Administration connaître exactement le nombre de ses bêtes et par là de voir ses impôts augmenter considérablement.

Il se peut que la différence d'attitude Maure-Peul soit liée au fait que le Maure élève pour vendre et n'envisage pas de garder ses bêtes longtemps, tandis que le Peul conserve des « dynasties » entières de bêtes, celles-ci étant la base de sa vie économique et sociale.

D'autres part, les éleveurs quels qu'ils soient, mais à des degrés divers cependant, ont une connaissance profonde de la qualité des pâturages. Chaque herbe, chaque pâturage aérien est intimement connu. Les espèces les plus appréciées sont reconnues traditionnellement. On connaît les méfaits du surpâturage et si l'éleveur ne parle pas directement de désertification, il reconnaît la diminution du potentiel pastoral d'un certain milieu par disparition de certaines espèces, par la difficulté de régénération d'autres et cela se traduit toujours en terme animal, par l'exemple l'âge du premier vêlage des génisses.

Ainsi un groupe de Foubé Hontorbé quitta la région de Djougouréré, il y a une quinzaine d'années, pour venir plus au nord, sur l'Oued Tioumbal. Ceci parce qu'à Djougouréré les génisses vêlaient de plus en plus tard, vers 3 ans 1/2, 4 ans, alors qu'à Tioumbal cet âge tombait aux alentours de 2 ans 1/2. Ils constataient d'autre part en 1972 que la densité de bétail redevenait trop forte et augmentait l'âge du premier vêlage.

Si, dans la zone sahélienne, le problème de l'eau est extrêmement important pour pouvoir fixer au moins temporairement bêtes et gens, l'absence de pâturage elle aussi peut être tragique. C'est ainsi que, pour se prémunir contre l'absence totale de pâturages en fin de saison sèche, certains groupes foubé, qui ont actuellement créé de gros villages entre le Karakoro et l'Assaba, mettent chaque année certaines zones en défens durant l'hivernage et la première partie de la saison sèche, afin de ne pas laisser le troupeau entièrement démuné durant la période la plus difficile, c'est-à-dire d'avril à août. Il est évident que cette attitude n'est pas la règle car elle nécessite entre autres des structures sociales particulières.

Si tout ceci est extrêmement important pour la conservation du troupeau, voire de l'environnement, l'attitude la plus lourde de conséquences nous paraît être celle qui est aussi la plus immédiatement saisissable *de visu* : la position du berger lors des déplacements de son troupeau. Deux types de bergers se distinguent, deux types de bergers où, autrement dit, deux valeurs de l'élevage face à des conditions difficiles. Nous voulons dire que le berger a le choix entre deux solutions : marcher devant son troupeau ou marcher derrière celui-ci.

#### LA POSITION DU BERGER VIS-A-VIS DE SON TROUPEAU : DEVANT OU DERRIÈRE.

Lorsqu'un troupeau part vers sa zone de pâturage, il est extrêmement fréquent de voir le berger lui indiquer une direction puis le suivre. Quelles sont les conséquences d'une telle attitude ? Dès qu'il rencontre quelque fourrage, le bœuf a tendance à pâturer ce qui est sur son passage, puis très vite à continuer son déplacement, à aller plus loin durant toute la journée.

Il en va tout autrement lorsque le berger marche devant son troupeau. Cette position de l'homme par rapport à la bête n'est possible que lorsqu'un repérage constant des meilleurs pâturages est effectué par l'éleveur qui établit un calendrier d'exploitation des différentes zones en fonction de leur qualité et de leur accessibilité. Ce que consomme alors le bétail n'est pas laissé au hasard des déplacements du troupeau, mais est choisi par l'éleveur lui-même, ceci a des résultats directs tant sur la santé et le développement du cheptel que sur la conservation du milieu naturel.

En effet, un troupeau laissé à lui-même gaspille énormément, une partie seulement du potentiel fourrager est exploité par la bête, le reste étant très souvent détruit par le piétinement des boeufs qui se déplacent constamment. Par contre, un troupeau guidé et commandé par l'homme progresse beaucoup plus lentement en exploitant au maximum la zone de parcours choisie pour chaque jour, en évitant le gaspillage de ressources naturelles déjà rares. Ainsi peut-on dire que le berger qui marche devant son troupeau est un protecteur de la nature, les limites du surpâturage étant beaucoup moins vite atteintes puisque le gaspillage est réduit. Il faudrait ajouter à cela, qu'en fonction de la crise actuelle de la fonction de berger, cette attitude qui consiste à marcher devant le troupeau devient de plus en plus rare et qu'il est de plus en plus fréquent de voir des troupeaux seuls, sans gardiens. Dans ces conditions lorsque le couvert herbacé devient insuffisant, les ébranchages d'arbres pour servir de pâture sont d'autant plus excessifs que le berger ne surveille pas le pâturage des bêtes et n'est pas un frein au gaspillage.

Ainsi les crises du monde pastoral, la transformation des techniques d'élevage par la diminution des soins apportés aux troupeaux peuvent-elles entraîner une aggravation des conséquences de la sécheresse sur la couverture végétale et, par là, activer la désertisation. Désertisation qui a ensuite des conséquences directes sur le croît du troupeau ou sa survie.

Nous avons donc, pour le troupeau, deux conditions de pacage. D'un côté déplacements très importants dans une zone de pâturage avec gaspillage lorsque la surveillance est réduite, voire nulle. De l'autre un troupeau qui est maintenu autoritairement sur un pâturage choisi à l'avance et où le bétail demeure tant que la zone est nutritivement intéressante, ceci avec limitation maximale du gaspillage des ressources.

Lorsque le troupeau ne subit qu'une surveillance relâchée, les dépenses d'énergie pour le déplacement sont fort importantes alors que la qualité du fourrage absorbé est relativement faible. Au contraire,

lors d'une surveillance précise de la nourriture du bétail par le berger, le rapport calories obtenues par broutage, calories dépensées pour les déplacements atteint une valeur maximale pour les conditions dans lesquelles se déroule l'élevage. Ceci permet sans doute d'expliquer, dans une même zone, la différence des taux de mortalité bovine en période de sécheresse, suivant les différents groupes. Les troupeaux bovins maures de la vallée du Karackoro, qui ne sont soumis à aucune surveillance au pâturage, ont été particulièrement touchés durant la saison sèche 1972-1973, alors qu'à côté d'eux, les troupeaux Foulabé, constamment guidés, ont beaucoup mieux résisté. Il faut dire que ces derniers ont attaqué la saison sèche beaucoup mieux armés que les premiers grâce à des réserves accumulées bien supérieures.

D'un côté donc, des hommes au service constant de leur troupeau, de l'autre un bétail plus ou moins abandonné à lui-même, au moins au pâturage. L'homme qui marche devant son troupeau garantit la survie de son bétail et par là même la continuation de son genre de vie pastoral, c'est-à-dire la survie de sa civilisation en s'adaptant beaucoup mieux que tout autre aux conditions climatiques défavorables, qui sont celles de la zone sahélienne depuis quelques années.

Ainsi, l'éleveur qui suit son troupeau met en cause son existence même en désertisant une nature déjà touchée par la sécheresse et en ne maintenant pas son troupeau dans des conditions qui lui permettent de se perpétuer.

Par contre l'éleveur qui précède son bétail, l'éleveur qui a l'orgueil de sa profession, conserve le milieu naturel, protège son cheptel contre les péjorations du climat et est le seul à s'adapter efficacement au « cycle » de sécheresse que le monde sahélien connaît actuellement. Ce n'est pas chez cet éleveur qu'il faut chercher une source d'alimentation de l'exode rural qui vient chaque jour grossir le rang des chômeurs des villes d'Afrique occidentale, mais bien plutôt chez celui qui marche derrière.

J.-P. HERVOUET.

## JAN KOMPANY, NOTABLE DE LA BAIE DE HANN

### 1. L'AIGUADE DE HANN ET SES ALCAIDES.

L'aiguade de la baie de Hann était bien connue des marins du XVII<sup>e</sup> s. Mare d'eau étale, très chaude

et trouble, en grande partie couverte de roseaux, on la trouvait remplie au matin, lorsqu'on l'avait vidée le soir. François DE PARIS écrivait en 1682 : « Elle est, en la prenant, aussy chaude que sortant